

Jean VOURC'H

Le nom du sergent-chef VOURC'H est de ceux que l'armée coloniale, et plus particulièrement le Régiment du Tchad, honorera au terme d'une guerre si riche en actes d'héroïsme. Autant pour honorer sa mémoire que celle des premiers compagnons du général de Gaulle, sa vie, son odyssée, ses combats doivent être connus des soldats de la 2^e DB.

Engagé volontaire à la déclaration de guerre, Jean VOURC'H fait la campagne de France dans un groupe de reconnaissance divisionnaire. Blessé sur l'Aisne, en juin, c'est, étendu sur son lit, à l'hôpital du Puy, qu'il entend l'appel du général de Gaulle. Il décide aussitôt de le rejoindre.

A peine guéri, il regagne son village natal du Finistère. Fin octobre, en plein jour, une pinasse quitte le port de Douarnenez, avec un groupe de six jeunes gens à bord. VOURC'H l'a achetée avec ses économies. L'essence, il l'a prise dans un dépôt allemand. Il emporte une boussole et seulement deux jours de vivres et d'eau, car l'Angleterre n'est pas loin. Mais personne ne connaît la navigation ni la mécanique.

La première nuit, un incident mécanique survient ; l'essence manque ; la tempête entraîne la barque à la dérive. Les vivres sont épuisés, l'eau rationnée à un tube d'aspirine par jour. Un passager devient fou ; deux sont atteints du scorbut ; les autres gémissent épuisés à fond de cale. Un seul est encore valide, c'est Jean VOURC'H. Depuis 11 jours, la barque est en perdition entre le ciel et l'eau. Tout en tenant la barre, VOURC'H récite la prière des agonisants pour lui-même et pour ses camarades, car la mort est proche. Et le miracle se produit. Un cargo anglais est intrigué par cette frêle embarcation qui dérive sur l'Atlantique, au large des côtes d'Irlande, s'approche et recueille les moribonds.

A Londres, VOURC'H s'engage immédiatement. Puis c'est le Congo, le Tchad où commence l'épopée. Avec la 12^e compagnie portée, il participe à la conquête du Fezzan et de la Tripolitaine, à la libération de la Tunisie. Au Djebel Melab, le 24 mars, il est de ce petit groupe de 9 hommes – 5 européens, 2 goumiers du Borkou, 2 tirailleurs Sarhas – qui, serré de près par l'ennemi, contre-attaque à la baïonnette et à la grenade, met en fuite une compagnie de l'Afrika Korps, lui tuant 5 hommes et faisant 10 prisonniers. Du groupe, il ne restera que 3 hommes valides : 3 sont tués, trois sont blessés. Le sergent VOURC'H va lui-même, sous le bombardement, rechercher le corps de son chef de section tué. Il est cité et décoré de la *Military Medal*.

En Afrique du Nord, le sergent VOURC'H retrouve son père, le docteur VOURC'H, qui, poursuivi par la Gestapo, s'est réfugié à Alger où il a organisé un service de Renseignement « gaulliste ». Sa mère elle-même, cachée à Paris sous un faux nom, travaille pour la résistance. Ses trois frères, qui ont rallié l'Angleterre, se sont engagés aux FFL et combattent, soit dans les commandos, soit dans les troupes coloniales.

Puis c'est le Maroc, l'Angleterre de nouveau et, enfin, le débarquement. Le sergent-chef VOURC'H est à La Hutte, à Alençon, à Carouges, à Argentan. Il est de nouveau cité. Le 21 août, le détachement qui doit devancer la division sur la route de Paris, est constitué. Deux sections de la 2^e compagnie du RMT et des éléments du Régiment de reconnaissance en font partie. Jean VOURC'H en est.

Sa mère l'attend à Paris. Elle l'attend là où doit arriver son fils, au seul rendez-vous qui soit possible pour une telle famille qui a donné à la France Libre cinq soldats : le père et ses quatre enfants. Elle l'attend à l'Arc de Triomphe.

Jean VOURC'H n'y sera pas.

Le 23 août, vers 16h00, avec son groupe réduit à 7 hommes depuis la campagne de Normandie, il est engagé à Voisins-le-Bretonneux, où une patrouille d'A.M. est accrochée par l'ennemi. Il dégage les A.M. et pousse jusqu'aux lisières Nord du village, chassant l'ennemi. Devant lui, c'est le terrain d'aviation de Guyancourt avec toutes ses armes de D.C.A. : canons de 88, mitrailleuses de 20 et les fantassins chargés de sa défense.

Appuyé par un violent bombardement, l'ennemi, au nombre de 70 à 80, contre-attaque. Combattant à la grenade et au P.M., VOURC'H et ses six hommes se défendent pied à pied, maison par maison. Et quand, au bout d'une heure trente, le renfort arrive, VOURC'H attaque à son tour, chassant des quelques maisons qu'il avait occupées l'ennemi qui abandonne sur le terrain plusieurs cadavres dont celui d'un colonel.

L'ennemi déclenche alors un violent tir de barrage sur le village. Debout à proximité de sa mitrailleuse, VOURC'H observe les positions et les mouvements de l'ennemi. Une balle de mitrailleuse de 20, le blesse à la poitrine. A ses hommes qui veulent l'évacuer, il demande de ne pas s'occuper de lui et leur indique les objectifs à battre. Quelques minutes plus tard, des éclats d'obus lui fracassent un bras et une jambe.

Le 29 août, à l'hôpital du Mans, il meurt des suites de ses blessures.

Le sergent-chef VOURC'H est mort, mais son souvenir doit rester vivant au Régiment du Tchad, car VOURC'H incarne en lui toutes les vertus des premiers pionniers de la France Libre :

- Anciens combattants de Norvège et de Dunkerque qui, pour sauver l'honneur de l'Armée et de la France, ont préféré l'exil plutôt que de rentrer dans leur famille et leur Patrie asservies pour y déposer les armes au pied de l'ennemi ;
- Jeunes évadés de juin 1940, si nombreux au Régiment du Tchad, qui, abandonnant famille, études, jeux mêmes pour certains, avec une prescience infaillible et sans hésitation, ont répondu à l'appel du général de Gaulle, bravant les sentinelles ennemies, la faim, la soif, la prison, la mer, l'inconnu.
- Officiers et sous-officiers du Tchad pour qui rien n'était perdu tant que la France n'avait pas tiré ses « dernières cartouches ».

Les uns apportant leur jeunesse, les autres leur expérience, tous animés d'un patriotisme ardent et d'une seule volonté : celle de vaincre, ils ont formé ce Régiment du Tchad dont les soldats, d'abord en « samara » et en short et sans couvertures par les froides nuits d'hiver au désert, ont dû conquérir un territoire ennemi avant de participer à la libération de leur Patrie, puis tenu le serment qu'au soir de la première victoire de la France Libre, LECLERC, au nom de tous prononça : « De Koufra à Strasbourg ».